

Virtualité, langage et oeuvre

Pierre Deshaies

Volume 12, Number 1, January–February 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deshaies, P. (1970). Virtualité, langage et oeuvre. *Liberté*, 12(1), 69–75.

Virtualité, langage et oeuvre

MISE AU POINT :

D'une part, toute définition de la littérature présuppose ordinairement un choix critique, parce que la cohérence exige, de par sa nature, la fidélité à un postulat de base, ou, le rejet de ce qui n'est pas conforme à la théorie appliquée ; on aboutit alors logiquement à une position aussi précise que parcellaire. D'autre part, la connaissance littéraire ne doit, cependant, se constituer qu'en vue d'un approfondissement global du phénomène, jusqu'alors le plus enclin à être divisé et à se dissiper sous l'effet d'un manque systématique d'organisation de ces modes d'approches, de l'espace littéraire.

Ce que nous avons tenté de montrer dans la première partie de cette étude, c'est la multiplicité des constituantes de cet espace et par le fait même la multiplicité des approches critiques possibles. Toutes ces tendances peuvent s'exclure, comme c'est le cas présentement, mais il n'est pas impossible de croire que, par une habile « organisation » du savoir, elles se rejoignent. Pourquoi alors cette exclusion ? Il semble que l'ensemble des querelles soient dues à une méconnaissance, premièrement, de l'objet étudié, et finalement, de l'apport de

toute étude à la connaissance globale de l'espace littéraire ; en autres mots, l'exclusion viendrait de la confusion entre les termes « littérature » et « oeuvre littéraire » et des conséquences de cette incohérence au point de vue de la logique cognitive.

La littérature, c'est d'abord, de par sa genèse, le « produit » des soumissions individuelles du monde à l'épreuve du langage, et, de par son mode d'existence, un « produit » de consommation. D'où une dialectique entre l'un et le multiple, entre l'oeuvre et ses conditions de possibilité, le tout constituant l'espace littéraire. La littérature, ce n'est pas l'oeuvre littéraire mais l'ensemble de ses composantes réalisées, ou, l'espace intentionnel où s'opère une dialectique entre un objet fabriqué de langage (dénotation) et un regard qui interroge les fonctions de cet objet, (connotation).

On peut alors étudier l'oeuvre comme organisation langagière, donc sa forme, ou encore ce que permet l'oeuvre par sa forme, donc ses sens. Dans le premier cas, on devra se restreindre à l'oeuvre et ne rien expliquer par une donnée extérieure à cette dernière ; on en demeure alors à l'explication exclusive d'un espace particulier de la littérature, celui de l'oeuvre comme produit schématique. Dans le second cas, *guidé par cette forme signifiante*, on peut expliciter les autres constituantes de la littérature : l'on augmente alors, non pas (c'est ici que naissait la confusion) la connaissance de l'oeuvre, mais par cette dernière, la connaissance de la littérature.

L'OEUVRE COMME VIRTUALITÉ :

Pour devenir oeuvre, il faut que le livre produit par l'auteur, c'est-à-dire organisé par lui, soit actualisé par un regard. Cette actualisation se manifeste dans une récréation des signes, le tout investissant l'oeuvre *de sa fonction signifiante*. C'est à ce moment précis que la virtualité continue dans l'agencement des signes qui constitue le livre cesse d'être une VIRTUALITE LATENTE pour devenir par la lecture la VIRTUALITE PRESENTE de l'oeuvre ou son ouverture

(1) *Que peut la littérature* L'inédit 10-18, no 249 1965, p. 58, exposé de J. Ricardou.

à tous les niveaux. Les sens que l'on pourra dégager sont contenus dans l'oeuvre comme virtualité ou organisation signifiante, et il n'est possible de les actualiser qu'à partir d'elle comme lieu de cette transaction. Les « sens » ce seront l'ensemble des connotations permises par l'oeuvre et exprimées en dehors de l'oeuvre. En autres mots, il n'y a de sens que nommés et l'oeuvre n'est de ses sens que leur possibilité.

LE LANGAGE COMME VIRTUALITÉ :

L'oeuvre, comme organisation signifiante d'un discours, est virtualité ; elle permet qu'on actualise à partir d'elle tous ses sens. La virtualité de l'oeuvre n'est cependant pas première ; elle résulte de l'articulation d'un discours, qui lui est fait de langage.

Entre le monde réel et l'oeuvre, il n'y a aucun rapport ; l'écrivain ne fait pas oeuvre avec le monde réel mais avec le langage. L'espace de l'écriture n'est pas défini par la transcription d'un réel en mots mais par le passage du réel en fiction au moyen du langage ; par l'écriture, le réel s'abolit pour laisser place à une organisation de mots. Le seul rapport qui existe entre le réel et le produit langagier est un rapport d'exclusion ; l'auteur ne fait pas face à la réalité à transcrire mais à un langage à élaborer.

La simultanéité des rapports de l'écriture et de la lecture transforme le livre en oeuvre et *investit* cette dernière de sa fonction signifiante, d'où les sens possibles. Les sens produits ne seront pas distincts de la forme qui les permet mais seront l'actualisation de la virtualité de l'oeuvre qui contient en elle-même ces (et ses) sens. Entre les sens et l'oeuvre il n'y a pas de distance temporelle, les sens existant par l'abolition de ce qui les sépare de leur forme, donc de leur virtualité même ; ils se font à mesure que leur virtualité disparaît, à mesure que leur forme les signifie. Il existe entre l'écrivain et le langage un même type de rapport : de même que le sens n'est pas postérieur à sa forme, le langage organisé n'est pas postérieur à son créateur ; en autres mots, l'auteur n'est pas avant son langage, il se fait avec lui.

L'écrivain a de son côté le langage, toute la virtualité du langage. Son but n'est pas de produire des sens, ce que seule la lecture permet, mais de produire une forme signifiante ; il n'a donc pas quelque chose à dire mais un engagement à remplir, celui d'organiser un langage, celui de *faire la littérature* qui se manifeste par ce langage. La littérature commence là où on donne une forme aux ressources virtuelles du langage.

DU LANGAGE AU LIVRE :

« la littérature est pleine de gens qui ne savent au juste que dire, mais qui sont forts de leur besoin d'écrire ... »

VALÉRY, *Oeuvres* (Pléiade) T. 2, p. 575

L'écrivain fait face au langage ; il est hanté par le besoin d'écrire sans savoir quoi écrire : il a à se faire avec le langage, il doit habiter l'écriture. Tout ce qu'il écrira sera le résultat d'abord, d'un choix du vocabulaire utilisé, et ensuite, d'une organisation consciente de ce matériau choisi.

Pour écrire il faut se servir de mots, choisir les signes que l'on veut actualiser par l'écriture. Cette sélection des unités de base du discours s'opère parmi l'ensemble des éléments qui constituent le réservoir linguistique, la langue. La langue, ou le langage à l'état virtuel, représente, par rapport au texte qui sera produit, un répertoire qui se situe sur le plan de la verticalité, considérant la combinatoire des signes choisis sur un axe horizontal ; le choix à opérer par rapport à cet axe vertical, c'est ce que nous appelons le **CHOIX PARADIGMATIQUE**. La langue constitue un paradigme virtuel devant l'auteur (ensemble des possibilités de son choix) et, l'ensemble des choix de cet auteur constitue le paradigme réel du texte.

Tout livre est d'abord le résultat d'un choix paradigmatique ; mais, ce choix est arbitraire : l'auteur ne cherche pas à dire quelque chose, il se sert du langage non comme moyen mais comme fin. Dans le premier cas, ce qui importe, c'est la *nécessité* de l'information transmise par le langage ; les

mots utilisés se présentent par nécessité pour transmettre un contenu ; alors, *l'essentiel* ne se trouve pas dans la forme produite pour agencer les unités paradigmatiques, mais dans le message transmis. Il n'y a pas ici de libre sélection parmi le matériel linguistique, ni non plus de construction d'une forme particulière. Le but de l'auteur est différent ; il veut produire du langage, indépendamment du contenu, gratuitement ; cette situation l'oblige à faire un choix, mais un choix *arbitraire*. S'il écrit « la marquise sortir à cinq heures », un choix est établi et organisé ; mais, à la place du mot « marquise », il aurait pu employer n'importe quel autre mot et ainsi de suite par le reste de sa phrase. Quand il compose, tout est possible à chaque instant et chaque choix est le sacrifice d'innombrables virtualités. L'entreprise de sélection est donc arbitraire, mais *l'essentiel* se trouve ailleurs.

En plus de choisir des éléments dans un axe vertical, l'auteur produit un texte construit ; il réunit les paradigmes dans un axe horizontal, le discours est la *mise en forme* de tous les éléments sélectionnés. L'arbitraire du choix des paradigmes se trouve ici transformé en une forme unique : ce qui était arbitraire comme choix du matériel linguistique de la part de l'auteur devient essentiel comme mise en forme par rapport au texte ; tous les éléments y sont articulés, élus par l'organisation textuelle. Cet axe horizontal (le discours), c'est ce que nous appelons l'ORDRE SYNTAGMATIQUE ; il est l'agencement de tous les signes en phrases dans un discours, la forme achevée du texte.

Il y a donc de la virtualité du langage au livre deux mouvements : l'un d'ordre sélectif et l'autre d'ordre syntagmatique ou successif. Ici nous les avons séparés pour faciliter l'explication mais en réalité ils sont unis dans ce mouvement de prise en main du langage pour lui-même, l'écriture, en vue de produire un discours d'une organisation spécifique, le livre.

Que dire du livre alors ? Il est le produit d'une construction de langage, il existe par le langage, il est une manifestation singulière du langage. De sa nature, on peut tirer plusieurs considérations. « Etant une modulation du sélectif

(paradigmatique) en successif (syntagmatique)⁽²⁾ », il se trouve à la fois arbitraire par rapport à son auteur et transgression par rapport à la littérature.

Arbitraire, parce qu'il résulte d'un choix quelconque de l'auteur qui n'utilise pas les mots pour communiquer un fond mais pour les agencer dans une forme qui elle sera unique. Ce qui importe alors si l'on considère le livre, c'est sa forme ; son fond ne se manifeste qu'au moment où il devient oeuvre sous l'effet d'un regard. Donc, le livre est arbitraire par rapport à son auteur, parce qu'il ne présente pas ce que ce dernier a voulu dire mais ce qu'il a fait, c'est-à-dire une forme qui manifeste la littérature.

Le but de toute écriture est d'actualiser une partie des virtualités contenues dans le langage en vue de faire la littérature. Cette actualisation c'est le livre qui deviendra oeuvre. Avant de signifier quelque chose comme oeuvre, il est lui-même la manifestation des virtualités du langage ; l'oeuvre, avant de signifier par sa forme, est d'abord sa propre manifestation comme forme. De ce fait, l'oeuvre (ou le livre qui deviendra oeuvre) fait avancer la littérature ; comme produit de langage, elle est toujours un produit unique, nouveau, elle transgresse toutes les oeuvres précédentes et sera dépassée à son tour par de nouvelles formes. La littérature est ainsi faite, qu'elle est un produit toujours mis en question ; elle se construit par la transgression.

L'OEUVRE :

« l'oeuvre littéraire est avant tout un événement de la vie de la langue »

POTEBNIA

La sélection et l'articulation d'éléments actualisés par l'écriture constituent le livre qui devient oeuvre sous l'effet d'un regard qui l'interroge. *Ainsi la littérature existe parce qu'une oeuvre existe.* La littérature c'est, disions-nous, de par sa genèse, le « produit » des soumissions individuelles du monde à l'épreuve du langage (le livre agencé par l'auteur, une

(2) Genette, Gérard, *Figures*, Paris, Seuil, 1966, p. 85.

forme pure) et, de par son mode d'existence, un « produit » de consommation (le livre est consommé par le regard : il devient oeuvre). On peut alors étudier la littérature soit dans l'oeuvre comme forme, ou soit dans les sens que permet l'oeuvre par sa forme.

L'oeuvre comme forme : le discours littéraire, le produit avant tout formel que l'auteur nous lègue, est un système signifiant ; il manifeste l'écriture, en se révélant, d'abord, comme l'organisation particulière d'un langage offert. Une partie de la critique (science de la littérature) étudie cette fonction de l'oeuvre ; elle se restreint à la responsabilité des formes, à l'écriture. Elle considère l'oeuvre comme objet ; elle se fait, là où l'auteur a commencé, avec le langage.

L'oeuvre comme virtualité : l'oeuvre comme forme est l'actualisation des virtualités du langage mais en plus elle est aussi une virtualité permettant des sens. Elle est un système signifiant, c'est-à-dire un système de signes (mots) renvoyant chacun à des signifiés (significations de ces mots). Chaque signe du discours a son signifié, d'où la signification, qui est l'union de ce qui est signifié et de ce qui signifie. En plus, les signes sont dans une architecture ; alors les significations se renvoient indéfiniment les unes aux autres, s'agencent entre elles. C'est parce que chaque signe renvoie à un signifié et cela dans un système que l'oeuvre est virtualité ; on peut construire à partir d'elle des sens. L'autre partie de la critique (herméneutique) forme des liens entre les unités de signification, elle crée les sens de l'oeuvre, elle dépasse l'oeuvre. Ce qu'elle apporte à la connaissance littéraire ne se situe pas au niveau de l'oeuvre, mais à partir d'elle dans les autres espaces de la littérature, l'oeuvre n'étant plus dans la littérature moderne que l'ACTUALISATION D'UN LANGAGE POUR LUI-MEME.

PIERRE DESHAIES